

## DIDEROT, PROSPECTUS, 1750.<sup>1</sup>

L'ouvrage que nous  
annonçons n'est plus un  
ouvrage à faire. Le  
5 manuscrit et les dessins en  
sont complets. Nous  
pouvons assurer qu'il n'y  
aura pas moins de huit  
10 volumes et de six cents  
planches, et que les volumes  
se succéderont sans  
interruption.

Après avoir informé le  
public de l'état présent de  
15 l'Encyclopédie, et de la  
diligence que nous  
apporterons à la publier, il  
est de notre devoir de le  
satisfaire sur la nature de  
20 cet ouvrage et sur les  
moyens que nous avons pris  
pour l'exécution. C'est ce  
que nous allons exposer  
avec le moins d'ostentation  
25 qu'il nous sera possible.

On ne peut disconvenir que,  
depuis le renouvellement  
des lettres parmi nous, on  
ne doive en partie aux  
30 dictionnaires les lumières  
générales qui se sont  
répandues dans la société,  
et ce germe de science qui  
dispose insensiblement les  
35 esprits à des connaissances  
plus profondes. Combien  
donc n'importait-il pas  
d'avoir en ce genre un livre



FRONTISPICE DE L'ENCYCLOPEDIE.

D'Alembert, Frontispice, 1751.

<sup>1</sup> Ce prospectus parut au mois d'octobre 1750, daté 1751. Il a été placé par d'Alembert à la suite du *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie*, mais avec des suppressions et des augmentations. Le premier paragraphe, en italique, doit être considéré comme provenant des libraires seuls.

40 qu'on pût consulter sur toutes les matières, et qui servît autant à guider ceux qui se sentiraient le courage de travailler à l'instruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes !

C'est un avantage que nous nous sommes proposé ; mais ce n'est pas le seul. En réduisant sous la forme de dictionnaire tout ce qui concerne les sciences et les arts, il s'agissait encore de faire sentir les secours mutuels qu'ils se prêtent ; d'user de ces secours, pour en rendre  
45 les principes plus sûrs, et leurs conséquences plus claires ; d'indiquer les liaisons éloignées ou prochaines des êtres qui composent la Nature, et qui ont occupé les hommes ; de montrer, par l'entrelacement des racines et par celui des branches, l'impossibilité de bien connaître quelques parties de ce tout, sans remonter ou descendre à beaucoup d'autres ; de former un tableau général des efforts de l'esprit humain dans tous les genres et dans tous  
50 les siècles ; de présenter ces objets avec clarté ; de donner à chacun d'eux l'étendue convenable, et de vérifier, s'il était possible, notre épigraphe par notre succès :

Tantum series juncturaque pollet,  
Tantum de medio sumptis accedit honoris !  
HORAT. *de Arte. poet.*, v. 249.

55 Jusqu'ici personne n'avait conçu un ouvrage aussi grand, ou du moins personne ne l'avait exécuté. Leibnitz, de tous les savants le plus capable d'en sentir les difficultés, désirait qu'on les surmontât. Cependant on avait des *Encyclopédies* ; et Leibnitz ne l'ignorait pas lorsqu'il en demandait une.

La plupart de ces ouvrages parurent avant le siècle dernier, et ne furent pas tout à fait  
60 méprisés. On trouva que s'ils n'annonçaient pas beaucoup de génie, ils marquaient au moins du travail et des connaissances. Mais que serait-ce pour nous que ces *Encyclopédies* ? Quel progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les sciences et dans les arts ? Combien de vérités découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoyait pas alors ? La vraie philosophie était au berceau ; la géométrie de l'infini n'était pas encore ; la physique expérimentale se montrait à  
65 peine ; il n'y avait point de dialectique ; les lois de la saine critique étaient entièrement ignorées. Descartes, Boyle, Huyghens, Newton, Leibnitz, les Bernoulli, Locke, Bayle, Pascal, Corneille, Racine, Bourdaloue, Bossuet, etc., ou n'existaient pas, ou n'avaient pas écrit. L'esprit de recherche et d'émulation n'animait pas les savants : un autre esprit, moins fécond peut-être, mais plus rare, celui de justesse et de méthode, ne s'était point soumis les  
70 différentes parties de la littérature ; et les académies, dont les travaux ont porté si loin les sciences et les arts, n'étaient pas instituées.

Si les découvertes des grands hommes et des compagnies savantes dont nous venons de parler offrirent dans la suite de puissants secours pour former un dictionnaire encyclopédique, il faut avouer aussi que l'augmentation prodigieuse des matières rendit, à  
75 d'autres égards, un tel ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'est point à nous à juger si les successeurs des premiers encyclopédistes ont été hardis ou présomptueux ; et nous les laisserions tous jouir de leur réputation, sans en excepter Éphraïm Chambers, le plus connu d'entre eux, si nous n'avions des raisons particulières de peser le mérite de celui-ci.

80 L'*Encyclopédie* de Chambers, dont on a publié à Londres un si grand nombre d'éditions  
rapides ; cette *Encyclopédie* qu'on vient de traduire tout récemment en italien, et qui, de  
notre aveu, mérite en Angleterre et chez l'étranger les honneurs qu'on lui rend, n'eût peut-  
être jamais été faite, si, avant qu'elle parût en anglais, nous n'avions eu, dans notre langue,  
des ouvrages où Chambers a puisé sans mesure et sans choix la plus grande partie des  
85 traductions pure et simple ? Il eût excité l'indignation des savants et le cri du public, à qui on  
n'eût présenté, sous un titre fastueux et nouveau, que des richesses qu'il possédait depuis  
longtemps.

90 Nous ne refusons point à cet auteur la justice qui lui est due. Il a bien senti le mérite de  
l'ordre encyclopédique ou de la chaîne par laquelle on peut descendre sans interruption des  
premiers principes d'une science ou d'un art jusqu'à ses conséquences les plus éloignées, et  
remonter de ses conséquences les plus éloignées jusqu'à ses premiers principes ; passer  
imperceptiblement de cette science ou de cet art à un autre, et, s'il est permis de s'exprimer  
ainsi, faire, sans s'égarer, le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que *le plan et*  
*le dessein de son dictionnaire sont excellents ; et que, si l'exécution en était portée à un*  
95 *certain degré de perfection, il contribuerait plus, lui seul, au progrès de la vraie science, que*  
*la moitié des livres connus*. Mais nous ne pouvons nous empêcher de voir combien il est  
demeuré loin de ce degré de perfection. En effet, conçoit-on que tout ce qui concerne les  
sciences et les arts puisse être renfermé en deux volumes *in-folio* ? La nomenclature d'une  
matière aussi étendue en fournirait un elle seule, si elle était complète. Combien donc ne  
100 doit-il pas y avoir dans son ouvrage d'articles omis ou tronqués ?

105 Ce ne sont point ici des conjectures. La traduction entière du Chambers nous a passé sous  
les yeux ; et nous avons trouvé une multitude prodigieuse de choses à désirer dans les  
sciences ; dans les arts libéraux, un mot où il fallait des pages, et tout à suppléer dans les *arts*  
*mécaniques*. Chambers a lu des livres, mais il n'a guère vu d'artistes ; cependant il y a  
beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les ateliers. D'ailleurs il n'en est pas ici des  
omissions comme dans un autre ouvrage. L'*Encyclopédie*, à la rigueur, n'en permet aucune.  
Un article omis dans un dictionnaire commun le rend seulement imparfait. Dans une  
Encyclopédie, il rompt l'enchaînement et nuit à la forme et au fond ; et il a fallu tout l'art  
d'Éphraïm Chambers pour pallier ce défaut. Il n'est donc pas à présumer qu'un ouvrage aussi  
110 imparfait pour tout lecteur, et si peu neuf pour le lecteur français, eût trouvé beaucoup  
d'admirateurs parmi nous.

115 Mais sans nous étendre davantage sur les imperfections de l'*Encyclopédie* anglaise, nous  
annonçons que l'ouvrage de Chambers n'est point la base sur laquelle nous avons élevé ;  
que nous avons refait un grand nombre de ses articles, et que nous n'avons employé  
presque aucun des autres, sans addition, correction ou retranchement ; qu'il rentre  
simplement dans la classe des auteurs que nous avons particulièrement consultés ; et que la  
disposition générale est la seule chose qui soit commune entre notre ouvrage et le sien.

120 Nous avons senti, avec l'auteur anglais, que le premier pas que nous avons à faire vers  
l'exécution raisonnée et bien entendue d'une Encyclopédie, c'était de former un arbre  
généalogique de toutes les sciences et de tous les arts, qui marquât l'origine de chaque

branche de nos connaissances, les liaisons qu'elles ont entre elles et avec la tige commune, et qui nous servît à rappeler les différents articles à leurs chefs. Ce n'était pas une chose facile. Il s'agissait de renfermer en une page le canevas d'un ouvrage qui ne se peut exécuter qu'en plusieurs volumes in-folio, et qui doit contenir un jour toutes les *connaissances des hommes*.

125

Cet arbre de la connaissance humaine pouvait être formé de plusieurs manières, soit en rapportant aux diverses facultés de notre âme nos différentes connaissances, soit en les rapportant aux êtres qu'elles ont pour objet. Mais l'embaras était d'autant plus grand, qu'il y avait plus d'arbitraire. Et combien ne devait-il pas y en avoir ? La nature ne nous offre que des choses particulières, infinies en nombre, et sans aucune division fixe et déterminée. Tout s'y succède par des nuances insensibles. Et sur cette mer d'objets qui nous environnent, s'il en paraît quelques-uns, comme des pointes de rochers qui semblent percer la surface et dominer les autres, ils ne doivent cet avantage qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, et qu'à certains événements étrangers à l'arrangement physique des êtres, et aux vraies institutions de la philosophie. Si l'on ne pouvait se flatter d'assujettir l'histoire seule de la nature à une distribution qui embrassât tout, et qui convînt à tout le monde, ce que MM. de Buffon et Daubenton n'ont pas avancé sans fondement, combien n'étions-nous pas autorisés, dans un sujet beaucoup plus étendu, à nous en tenir, comme eux, à quelque méthode satisfaisante pour les bons esprits qui sentent ce que la nature des choses comporte ou ne comporte pas ! On trouvera, à la fin de ce projet, cet arbre de la connaissance humaine, avec l'enchaînement des idées qui nous ont dirigés dans cette vaste opération. Si nous en sommes sortis avec succès, nous en aurons principalement obligation au chancelier Bacon, qui jetait le plan d'un dictionnaire universel des sciences et des arts en un temps où il n'y avait, pour ainsi dire, ni sciences ni arts. Ce génie extraordinaire, dans l'impossibilité de faire l'histoire de ce qu'on savait, faisait celle de ce qu'il fallait apprendre.

130

135

140

145

C'est de nos facultés que nous avons déduit nos connaissances ; l'histoire nous est venue de la mémoire ; la philosophie, de la raison ; et la poésie, de l'imagination : distribution féconde à laquelle la théologie même se prête ; car dans cette science les faits sont de l'histoire, et se rapportent à la mémoire, sans même en excepter les prophéties, qui ne sont qu'une espèce d'histoire où le récit a précédé l'événement : les mystères, les dogmes et les préceptes sont de philosophie *éternelle* et de raison *divine* ; et les paraboles, sorte de poésie allégorique, sont d'imagination *inspirée*. Aussitôt nous avons vu nos connaissances découler les unes des autres ; l'histoire s'est distribuée en ecclésiastique, civile, naturelle, littéraire, etc. La philosophie, en science de Dieu, de l'homme, de la nature, etc. La poésie, en narrative, dramatique, allégorique, etc. De là, *théologie, histoire naturelle, physique, métaphysique, mathématique, etc. ; météorologie, hydrologie, etc. ; mécanique, astronomie, optique, etc.* ; en un mot, une multitude innombrable de rameaux et de branches, dont la science des axiomes ou des propositions évidentes par elles-mêmes doit être regardée, dans l'ordre synthétique, comme le tronc commun.

150

155

160

À l'aspect d'une matière aussi étendue, il n'est personne qui ne fasse avec nous la réflexion suivante : L'expérience journalière n'apprend que trop combien il est difficile à un auteur de traiter profondément de la science ou de l'art dont il a fait toute sa vie une étude particulière ; il ne faut donc pas être surpris qu'un homme ait échoué dans le projet de

165 traiter de toutes les sciences et de tous les arts. Ce qui doit étonner, c'est qu'un homme ait  
été assez hardi et assez borné pour le tenter seul. Celui qui s'annonce pour savoir tout,  
montre seulement qu'il ignore les limites de l'esprit humain.

170 Nous avons inféré de là que, pour soutenir un poids aussi grand que celui que nous avons à  
porter, il était nécessaire de le partager, et sur-le-champ nous avons jeté les yeux sur un  
nombre suffisant de savants et d'artistes ; d'artistes habiles et connus par leurs talents ; de  
175 savants exercés dans les genres particuliers qu'on avait à confier à leur travail. Nous avons  
distribué à chacun la partie qui lui convenait : les mathématiques, au mathématicien ; les  
fortifications, à l'ingénieur ; la chimie, au chimiste ; l'histoire ancienne et moderne, à un  
homme versé dans ces deux parties ; la grammaire, à un auteur connu par l'esprit  
philosophique qui règne dans ses ouvrages ; la musique, la marine, l'architecture, la  
180 peinture, la médecine, l'histoire naturelle, la chirurgie, le jardinage, les arts libéraux, les  
principaux d'entre les arts mécaniques, à des hommes qui ont donné des preuves d'habileté  
dans ces différents genres. Ainsi chacun, n'ayant été occupé que de ce qu'il entendait, a été  
en état de juger sainement de ce qu'en ont écrit les anciens et les modernes, et d'ajouter  
aux secours qu'il en a tirés des connaissances puisées dans son propre fonds : personne ne  
185 s'est avancé sur le terrain d'autrui, ni ne s'est mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris ; et  
nous avons eu plus de méthode, de certitude, d'étendue et de détails qu'il ne peut y en avoir  
dans la plupart des lexicographes. Il est vrai que ce plan a réduit le mérite d'éditeur à peu de  
chose ; mais il a beaucoup ajouté à la perfection de l'ouvrage ; et nous penserons toujours  
nous être acquis assez de gloire, si le public est satisfait.

185 La seule partie de notre travail qui suppose quelque intelligence, c'est de remplir les vides  
qui séparent deux sciences ou deux arts, et de renouer la chaîne dans les occasions où nos  
collègues se sont reposés les uns sur les autres de certains articles qui, paraissant appartenir  
également à plusieurs d'entre eux, n'ont été faits par aucun. Mais, afin que la personne  
190 chargée d'une partie ne soit point comptable des fautes qui pourraient se glisser dans des  
morceaux surajoutés, nous aurons l'attention de distinguer ces morceaux par une étoile.  
Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée ; le travail d'autrui sera sacré  
pour nous, et nous ne manquerons pas de consulter l'auteur, s'il arrive, dans le cours de  
l'édition, que son ouvrage nous paraisse demander quelque changement considérable.

195 Les différentes mains que nous avons employées ont apposé à chaque article comme le  
sceau de leur style particulier, du style propre à la matière et à l'objet d'une partie. Un  
procédé de chimie ne sera point du même ton que la description des bains et des théâtres  
anciens ; ni la manœuvre d'un serrurier, exposée comme les recherches d'un théologien sur  
un point de dogme ou de discipline. Chaque chose a son coloris ; et ce serait confondre les  
200 genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du style, la clarté et la  
précision sont les seules qualités qui puissent être communes à tous les articles, et nous  
espérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce serait s'exposer à la  
monotonie et au dégoût, qui sont presque inséparables des ouvrages étendus, et que  
l'extrême variété des matières doit écarter de celui-ci.

205 Nous en avons dit assez pour informer le public de l'état présent d'une entreprise à laquelle  
il a paru s'intéresser ; des avantages généraux qui en résulteront, si elle est bien exécutée ;

du bon ou du mauvais succès de ceux qui l'ont tentée avant nous ; de l'étendue de son objet ; de l'ordre auquel nous nous sommes assujettis ; de la distribution qu'on a faite de chaque partie, et de nos fonctions d'éditeurs : nous allons maintenant passer aux principaux détails de l'exécution.

210 Toute la matière de l'*Encyclopédie* peut se réduire à trois chefs : les sciences, les arts libéraux et les arts mécaniques. Nous commencerons par ce qui concerne les sciences et les arts libéraux, et nous finirons par les arts mécaniques.

215 On a beaucoup écrit sur les sciences. Les traités sur les arts libéraux se sont multipliés sans nombre ; la république des lettres en est inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes ! combien d'autres les étouffent dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténèbres affectées ! combien dont l'autorité impose, et chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même à la faveur de ce voisinage ! On eût mieux fait sans doute d'écrire moins et d'écrire mieux.

220 Entre tous les écrivains, on a donné la préférence à ceux qui sont généralement reconnus pour les meilleurs. C'est de là que les principes ont été tirés. À leur exposition claire et précise, on a joint des exemples ou des autorités constamment reçues. La coutume vulgaire est de renvoyer aux sources ou de citer d'une manière vague, souvent infidèle, et presque toujours confuse ; en sorte que, dans les différentes parties dont un article est composé, on ne sait exactement quel auteur on doit consulter sur tel ou tel point, ou s'il faut les consulter tous ; ce qui rend la vérification longue et pénible. On s'est attaché, autant qu'il a été possible, à éviter cet inconvénient, en citant dans le corps même des articles les auteurs sur le témoignage desquels on s'est appuyé ; rapportant leur propre texte quand il est nécessaire, comparant partout les opinions, balançant les raisons, proposant des moyens de douter ou de sortir de doute, décidant même quelquefois, détruisant autant qu'il est en nous les erreurs et les préjugés, et tâchant surtout de ne les pas multiplier et de ne les point perpétuer, en protégeant sans examen des sentiments rejetés, ou en proscrivant sans raison des opinions reçues. Nous n'avons pas craint de nous étendre, quand l'intérêt de la vérité et l'importance de la matière le demandaient, sacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pu s'accorder avec l'instruction.

235 L'empire des sciences et des arts est un monde éloigné du vulgaire, où l'on fait tous les jours des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuses. Il était important d'assurer les vraies, de prévenir sur les fausses, de fixer des points d'où l'on partît, et de faciliter ainsi la recherche de ce qui reste à trouver. On ne cite des faits, on ne compare des expériences, on n'imagine des méthodes que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, et à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur course. C'est aussi le but que nous nous sommes proposé, en alliant aux principes des sciences et des arts libéraux l'histoire de leur origine et de leurs progrès successifs ; et si nous l'avons atteint, de bons esprits ne s'occuperont plus à chercher ce qu'on savait avant eux. Il sera facile, dans les productions à venir sur les sciences et sur les arts libéraux, de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédécesseurs : on appréciera les travaux ; et ces hommes avides de réputation et dépourvus de génie, qui publient hardiment de vieux systèmes comme des

idées nouvelles, seront bientôt démasqués. Mais pour parvenir à ces avantages, il a fallu  
250 donner à chaque matière une étendue convenable, insister sur l'essentiel, négliger les  
minuties, et éviter un défaut assez commun, celui de s'appesantir sur ce qui ne demande  
qu'un mot, de prouver ce qu'on ne conteste point, et de commenter ce qui est clair. Nous  
n'avons ni épargné, ni prodigué les éclaircissements. On jugera qu'ils étaient nécessaires  
partout où nous en avons mis, et qu'ils auraient été superflus où l'on n'en trouvera pas.  
255 Nous nous sommes encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons cru qu'un  
seul raisonnement solide suffisait, ne les multipliant que dans les occasions où leur force  
dépendait de leur nombre et de leur concert.

Ce sont là toutes les précautions que nous avons à prendre. Voilà les richesses sur lesquelles  
nous pouvions compter ; mais il nous en est survenu d'autres que notre entreprise doit, pour  
ainsi dire, à sa bonne fortune. Ce sont des manuscrits qui nous ont été communiqués par des  
260 amateurs, ou fournis par des savants, entre lesquels nous nommerons ici M. Formey,  
secrétaire perpétuel de l'Académie royale des sciences et des belles-lettres de Prusse. Cet  
habile académicien avait médité un dictionnaire, tel à peu près que le nôtre ; et il nous a  
généreusement sacrifié la partie considérable qu'il en avait exécutée, et dont nous ne  
manquerons pas de lui faire honneur. Ce sont encore des recherches, des observations que  
265 chaque artiste ou savant, chargé d'une partie de notre dictionnaire, renfermait dans son  
cabinet, et qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre seront presque tous les  
articles de grammaire générale et particulière [\[2\]](#). Nous croyons pouvoir assurer qu'aucun  
ouvrage connu ne sera ni aussi riche, ni aussi instructif que le nôtre sur les règles et les  
usages de la langue française, et même sur la nature, l'origine et la philosophie des langues  
270 en général. Nous ferons donc part au public, tant sur les sciences que sur les arts libéraux, de  
plusieurs fonds littéraires dont il n'aurait peut-être jamais eu connaissance.

Mais ce qui ne contribuera guère moins à la perfection de ces deux branches importantes, ce  
sont les secours obligeants que nous avons reçus de tous côtés ; protection de la part des  
grands, accueil et communication de la part de plusieurs savants ; bibliothèques publiques,  
275 cabinets particuliers, recueils, portefeuilles, etc. ; tout nous a été ouvert, et par ceux qui  
cultivent les lettres, et par ceux qui les aiment. Un peu d'adresse et beaucoup de dépenses  
ont procuré ce qu'on n'a pu obtenir de la pure bienveillance ; et les récompenses ont  
presque toujours calmé ou les inquiétudes réelles, ou les alarmes simulées de ceux que nous  
avons à consulter.

Nous sommes principalement sensibles aux obligations que nous avons à M. l'abbé Sallier,  
garde de la Bibliothèque du Roi : aussi n'attendrons-nous pas pour l'en remercier que nous  
rendions, soit à nos collègues, soit aux personnes qui ont pris intérêt à notre ouvrage, le  
tribut de louanges et de reconnaissance qui leur est dû. M. l'abbé Sallier nous a permis, avec  
cette politesse qui lui est naturelle, et qu'animait encore le plaisir de favoriser une grande  
285 entreprise, de choisir dans le riche fonds dont il est dépositaire tout ce qui pouvait répandre  
de la lumière ou des agréments sur notre *Encyclopédie*. On justifie, nous pourrions même  
dire qu'on honore le choix du prince, quand on sait se prêter ainsi à ses vues. Les sciences et  
les beaux-arts ne peuvent trop concourir à illustrer, par leurs productions, le règne d'un  
souverain qui les favorise : pour nous, spectateurs de leur progrès, et leurs historiens, nous  
290 nous occuperons seulement à les transmettre à la postérité. Qu'elle dise, à l'ouverture de

notre dictionnaire : Tel était alors l'état des sciences et des beaux-arts ; qu'elle ajoute ses découvertes à celles que nous aurons enregistrées, et que l'histoire de l'esprit humain et de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siècles les plus reculés. Que l'*Encyclopédie* devienne un sanctuaire où les connaissances des hommes soient à l'abri des temps et des révolutions. Ne serons-nous pas trop flattés d'en avoir posé les fondements ! Quel avantage n'aurait-ce pas été pour nos pères et pour nous, si les travaux des peuples anciens, des Égyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains, etc., avaient été transmis dans un ouvrage Encyclopédique, qui eût exposé en même temps les vrais principes de leurs langues ! Faisons donc pour les siècles à venir ce que nous regrettons que les siècles passés n'aient pas fait pour le nôtre. Nous osons dire que si les anciens eussent exécuté une Encyclopédie comme ils ont exécuté tant de grandes choses, et que ce manuscrit se fût échappé seul de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, il eût été capable de nous consoler de la perte des autres.

Voilà ce que nous avons à exposer au public sur les sciences et les beaux-arts. La partie des arts mécaniques ne demandait ni moins de détails, ni moins de soins. Jamais peut-être il ne s'est trouvé tant de difficultés rassemblées, et si peu de secours pour les vaincre. On a trop écrit sur les sciences, on n'a pas assez bien écrit sur la plupart des arts libéraux, on n'a presque rien écrit sur les arts mécaniques ; car qu'est-ce que le peu qu'on en rencontre dans les auteurs, en comparaison de l'étendue et de la fécondité du sujet ? Entre ceux qui en ont traité, l'un n'était pas assez instruit de ce qu'il avait à dire, et a moins rempli son objet que montré la nécessité d'un meilleur ouvrage : un autre n'a qu'effleuré la matière, en la traitant plutôt en grammairien et en homme de lettres qu'en artiste : un troisième est, à la vérité, plus riche et plus ouvrier ; mais il est en même temps si court, que les opérations des artistes et la description de leurs machines, cette matière capable de fournir seule des ouvrages considérables, n'occupent que la très-petite partie du sien. Chambers n'a presque rien ajouté à ce qu'il a traduit de nos auteurs. Tout nous déterminait donc à recourir aux ouvriers.

On s'est adressé aux plus habiles de Paris et du royaume. On s'est donné la peine d'aller dans leurs ateliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées, d'en tirer les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables, de les définir, de converser avec ceux dont on avait obtenu des mémoires, et (précaution presque indispensable) de rectifier, dans de longs et fréquents entretiens avec les uns, ce que d'autres avaient imparfaitement, obscurément, et quelquefois infidèlement expliqué. Il est des artistes qui sont en même temps gens de lettres ; et nous en pourrions citer ici ; mais le nombre en serait fort petit : la plupart de ceux qui exercent les arts mécaniques ne les ont embrassés que par nécessité, et n'opèrent que par instinct. À peine, entre mille, en trouve-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté sur les instruments qu'ils emploient et sur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vu des ouvriers qui travaillaient depuis quarante années sans rien connaître à leurs machines. Il nous a fallu exercer avec eux la fonction dont se glorifiait Socrate, la fonction pénible et délicate de faire accoucher les esprits : *obstetrix animorum*.

Mais il est des métiers si singuliers, et des manœuvres si déliées, qu'à moins de travailler soi-même, de mouvoir une machine de ses propres mains, et de voir l'ouvrage se former sous



335 ses propres yeux, il est difficile d'en parler avec précision. Il a donc fallu plusieurs fois se  
procurer les machines, les construire, mettre la main à l'œuvre, se rendre, pour ainsi dire,  
apprenti, et faire soi-même de mauvais ouvrages pour apprendre aux autres comment on en  
fait de bons.

340 C'est ainsi que nous nous sommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on est sur la  
plupart des objets de la vie, et de la nécessité de sortir de cette ignorance. C'est ainsi que  
nous nous sommes mis en état de démontrer que l'homme de lettres qui sait le plus sa  
langue ne connaît pas la vingtième partie des mots ; que quoique chaque art ait la sienne,  
cette langue est encore bien imparfaite ; que c'est par l'extrême habitude de converser les  
uns avec les autres que les ouvriers s'entendent, et beaucoup plus par le retour des  
conjonctures que par l'usage des termes. Dans un atelier c'est le moment qui parle et non  
345 l'artiste.

Voici la méthode qu'on a suivie pour chaque art. On a traité :

1° De la matière, des lieux où elle se trouve, de la manière dont on la prépare, de ses bonnes  
et mauvaises qualités, de ses différentes espèces, des opérations par lesquelles on la fait  
passer, soit avant de l'employer, soit en la mettant en œuvre ;

350 2° Des principaux ouvrages qu'on en fait, et de la manière de les faire.

3° On a donné le nom, la description et la figure des outils et des machines, par pièces  
détachées et par pièces assemblées, la coupe des moules et d'autres instruments, dont il est  
à propos de connaître l'intérieur, leurs profils, etc.

355 4° On a expliqué et représenté la main-d'œuvre et les principales opérations dans une ou  
plusieurs planches, où l'on voit tantôt les mains seules de l'artiste, tantôt l'artiste entier en  
action et travaillant à l'ouvrage le plus important de son art.

5° On a recueilli et défini le plus exactement qu'il a été possible les termes propres de l'art.

360 Mais le peu d'habitude qu'on a et d'écrire et de lire les écrits sur les arts rend les choses  
difficiles à expliquer d'une manière intelligible. De là naît le besoin des figures. On pourrait  
démontrer par mille exemples qu'un dictionnaire pur et simple de langue, quelque bien qu'il  
soit fait, ne peut se passer de figures, sans tomber dans des définitions obscures ou vagues.  
Combien donc, à plus forte raison, ce secours ne nous était-il pas nécessaire ? Un coup d'œil  
sur l'objet ou sur sa représentation en dit plus qu'une page de discours.

365 On a envoyé des dessinateurs dans les ateliers. On a pris l'esquisse des machines et des  
outils. On n'a rien omis de ce qui pouvait les montrer distinctement aux yeux. Dans le cas où  
une machine mérite des détails par l'importance de son usage et par la multitude de ses  
parties, on a passé du simple au composé. On a commencé par assembler, dans une  
première figure, autant d'éléments qu'on en pouvait apercevoir sans confusion. Dans une  
seconde figure, on voit les mêmes éléments, avec quelques autres. C'est ainsi qu'on a formé  
370 successivement la machine la plus compliquée, sans aucun embarras ni pour l'esprit ni pour  
les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connaissance de l'ouvrage à celle de la machine ;

et d'autres fois descendre de la connaissance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera à l'article [ART](#) des réflexions philosophiques sur les avantages de ces méthodes et sur les occasions où il est à propos de préférer l'une à l'autre.

375 Il y a des notions qui sont communes à presque tous les hommes, et qu'ils ont dans l'esprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du discours. Il y a aussi des objets si familiers, qu'il serait ridicule d'en faire des figures. Les arts en offrent d'autres si composés, qu'on les représenterait inutilement : dans les deux premiers cas, nous avons supposé que le lecteur n'était pas entièrement dénué de bon sens et d'expérience ; et dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il est en tout un juste milieu, et nous avons tâché de ne le pas manquer ici. Un seul art, dont on voudrait tout dire et tout représenter, fournirait des volumes de discours et de planches. On ne finirait jamais si l'on se proposait de rendre en figures tous les états par lesquels passe un morceau de fer avant que d'être transformé en aiguilles. Que le discours suive le procédé de l'artiste dans le dernier détail ; à la bonne heure. Quant aux figures, nous les avons restreintes aux mouvements importants de l'ouvrier, et aux seuls moments de l'opération, qu'il est très-facile de peindre et très-difficile d'expliquer. Nous nous en sommes tenus aux circonstances essentielles ; à celles dont la représentation, quand elle est bien faite, entraîne nécessairement la connaissance de celles qu'on ne voit pas. Nous n'avons pas voulu ressembler à un homme qui ferait planter des guides à chaque pas dans une route, de crainte que les voyageurs ne s'en écartassent : il suffit qu'il y en ait partout où ils seraient exposés à s'égarer.

Au reste, c'est la main-d'œuvre qui fait l'artiste ; et ce n'est point dans les livres qu'on peut apprendre à manœuvrer. L'artiste rencontrera seulement dans notre ouvrage des vues qu'il n'eût peut-être jamais eues, et des observations qu'il n'eût faites qu'après plusieurs années de travail. Nous offrirons au lecteur studieux ce qu'il eût appris d'un artiste en le voyant opérer pour satisfaire sa curiosité ; et à l'artiste, ce qu'il serait à souhaiter qu'il apprît du philosophe pour s'avancer à la perfection.

Nous avons distribué, dans les sciences et dans les arts libéraux, les figures et les planches, selon le même esprit, et avec la même économie que dans les arts mécaniques ; cependant nous n'avons pu réduire le nombre des unes et des autres à moins de six cents. Les deux volumes qu'elles formeront ne seront pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage, par l'attention que nous aurons de placer, au verso d'une planche, l'explication de celle qui sera vis-à-vis, avec des renvois aux endroits du dictionnaire, auxquels chaque figure sera relative. Un lecteur ouvre un volume de planches ; il aperçoit une machine qui pique sa curiosité : c'est, si l'on veut, un moulin à poudre, à papier, à soie, à sucre, etc. Il lira vis-à-vis, fig. 50, 51 ou 60, etc., *moulin à poudre, moulin à sucre, moulin à papier, moulin à soie, etc.* ; il trouvera ensuite une explication succincte de ces machines, avec les renvois aux articles POUFRE, PAPIER, SUCRE, SOIE, etc.

La gravure répondra à la perfection des dessins ; et nous espérons que les planches de notre *Encyclopédie* surpasseront celles du dictionnaire anglais, autant en beauté qu'elle les surpassent en nombre. Chambers a trente planches. L'ancien projet en promettait cent vingt ; et nous en donnerons six cents au moins. Il n'est pas étonnant que la carrière se soit étendue sur nos pas. Elle est immense, et nous ne nous flattons pas de l'avoir parcourue.

415 Malgré les secours et les travaux dont nous venons de rendre compte, nous déclarons sans  
peine, au nom de nos collègues et au nôtre, qu'on nous trouvera toujours disposés à  
convenir de notre insuffisance, et à profiter des lumières qui nous seront communiquées.  
Nous les recevrons avec reconnaissance et nous nous y conformerons avec docilité, tant  
nous sommes persuadés que la perfection dernière d'une Encyclopédie est l'ouvrage des  
siècles. Il a fallu des siècles pour commencer ; il en faudra pour finir : mais *À LA POSTÉRIÉTÉ*  
420 *ET À L'ÊTRE QUI NE MEURT POINT.*

Nous aurons cependant la satisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour réussir : une  
des preuves que nous en apporterons, c'est qu'il y a des parties dans les sciences et dans les  
arts qu'on a refaites jusqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous dispenser de dire, à l'honneur  
des libraires associés, qu'ils n'ont jamais refusé de se prêter à ce qui pouvait contribuer à les  
425 perfectionner toutes. Il faut espérer que le concours d'un aussi grand nombre de  
circonstances, telles que les lumières de ceux qui ont travaillé à l'ouvrage, les secours des  
personnes qui s'y sont intéressées, et l'émulation des éditeurs et des libraires, produira  
quelque bon effet.

De tout ce qui précède, il s'ensuit que, dans l'ouvrage que nous annonçons, on a traité des  
430 sciences et des arts de manière qu'on n'en suppose aucune connaissance préliminaire ;  
qu'on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque matière ; que les articles s'expliquent  
les uns par les autres ; et que, par conséquent, la difficulté de la nomenclature n'embarrasse  
nulle part. D'où nous inférerons que cet ouvrage pourrait tenir lieu de bibliothèque dans  
tous les genres, excepté le sien, à un savant de profession ; qu'il suppléera aux livres  
435 élémentaires ; qu'il développera les vrais principes des choses ; qu'il en marquera les  
rapports ; qu'il contribuera à la certitude et aux progrès des connaissances humaines ; et  
qu'en multipliant le nombre des vrais savants, des artistes distingués et des amateurs  
éclairés, il répandra dans la société de nouveaux avantages.

## SUR LE GÉNIE<sup>2</sup>

---

440 Il y a dans les hommes de génie, poètes, philosophes, peintres, orateurs, musiciens, je ne  
sais quelle qualité d'âme particulière, secrète, indéfinissable, sans laquelle on n'exécute rien  
de très-grand et de beau. Est-ce l'imagination ? Non. J'ai vu de belles et fortes imaginations  
qui promettaient beaucoup, et qui ne tenaient rien ou peu de chose. Est-ce le jugement ?  
Non. Rien de plus ordinaire que des hommes d'un grand jugement dont les productions sont  
445 lâches, molles et froides. Est-ce l'esprit ? Non. L'esprit dit de jolies choses et n'en fait que de  
petites. Est-ce la chaleur, la vivacité, la fougue même ? Non. Les gens chauds se démènent  
beaucoup pour ne rien faire qui vaille. Est-ce la sensibilité ? Non. J'en ai vu dont l'âme  
s'affectait promptement et profondément, qui ne pouvaient entendre un récit élevé sans  
sortir hors d'eux-mêmes, transportés, enivrés, fous ; un trait pathétique, sans verser des  
450 larmes, et qui balbutiaient comme des enfants, soit qu'ils parlassent, soit qu'ils écrivissent.  
Est-ce le goût ? Non. Le goût efface les défauts plutôt qu'il ne produit les beautés ; c'est un  
don qu'on acquiert plus ou moins, ce n'est pas un ressort de nature. Est-ce une certaine  
conformation de la tête et des viscères, une certaine constitution des humeurs ? J'y consens,  
mais à la condition qu'on avouera que ni moi, ni personne n'en a de notion précise, et qu'on  
y joindra l'esprit observateur. Quand je parle de l'esprit observateur, je n'entends pas ce  
455 petit espionnage journalier des mots, des actions et des mines, ce tact si familier aux  
femmes, qui le possèdent dans un degré supérieur aux plus fortes têtes, aux plus grandes  
âmes, aux génies les plus vigoureux. Cette subtilité, que je comparerais volontiers à l'art de  
faire passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, c'est une misérable petite étude  
journalière dont toute l'utilité est domestique et minutieuse, à l'aide de laquelle un valet  
460 trompe son maître, et son maître trompe ceux dont il est le valet, en leur échappant. L'esprit  
observateur dont je parle s'exerce sans effort, sans contention ; il ne regarde point, il voit ; il  
s'instruit, il s'étend sans étudier ; il n'a aucun phénomène présent, mais ils l'ont tous affecté,  
et ce qui lui en reste c'est une espèce de sens que les autres n'ont pas ; c'est une machine  
rare qui dit : cela réussira... et cela réussit ; cela ne réussira pas... et cela ne réussit pas ; cela  
465 est vrai ou cela est faux... et cela se trouve comme il l'a dit. Il se remarque et dans les  
grandes choses et dans les petites. Cette sorte d'esprit prophétique n'est pas le même dans  
toutes les conditions de la vie ; chaque état a le sien. Il ne garantit pas toujours des chutes,  
mais la chute qu'il occasionne n'entraîne jamais le mépris, et elle est toujours précédée  
d'une incertitude. L'homme de génie sait qu'il met au hasard, et il le sait sans avoir calculé  
470 les chances pour ou contre ; ce calcul est tout fait dans sa tête.

---

<sup>2</sup> *Miscellanea philosophiques*, Texte établi par J. Assézat et M. Tourneux, Garnier, 1875-77, IV (pp. 26-27).

**ART, (Ordre encycl. Entend. Memoire, Hist. de la nat. , Hist de la nat. employe, Art.) [Art] Diderot.**

475 ART, s. m. (*Ordre encyclop. Entendement. Mémoire. Histoire de la Nature. Histoire de la nature employée. Art.*) terme abstrait & métaphysique. On a commencé par faire des observations sur la nature, le service, l'emploi, les qualités des êtres & de leurs symboles; puis on a donné le nom de *science* ou d'*art* ou de *discipline* en général, au centre ou point de

480 réunion auquel on a rapporté les observations qu'on avait faites, pour en former un système ou de règles ou d'instruments, & de règles tendant à un même but; car voilà ce que c'est que *discipline* en général. Exemple. On a réfléchi sur l'usage & l'emploi des mots, & l'on a inventé ensuite le mot *Grammaire*. *Grammaire* est le nom d'un système d'instruments & de règles relatifs à un objet déterminé; & cet objet est le son articulé, les signes de la parole, l'expression de la pensée, & tout ce qui y a rapport; il en est de même des autres Sciences ou

485 *Arts*. Voyez [Abstraction](#).  
*Origine des Sciences & des Arts*. C'est l'industrie de l'homme appliquée aux productions de la Nature ou par ses besoins, ou par son luxe, ou par son amusement, ou par sa curiosité, &c. qui a donné naissance aux Sciences & aux *Arts*; & ces points de réunion de nos différentes réflexions ont reçu les dénominations de *Science* & d'*Art*, selon la nature de leurs objets

490 *formels*, comme disent les Logiciens. Voyez [Objet](#). Si l'objet s'exécute, la collection & la disposition technique des règles selon lesquelles il s'exécute, s'appellent *Art*. Si l'objet est contemplé seulement sous différentes faces, la collection & la disposition technique des observations relatives à cet objet s'appellent *Science*: ainsi la *Métaphysique* est une Science, & la *Morale* est un *Art*. Il en est de même de la Théologie & de la Pyrotechnie.

495 *Spéculation & pratique d'un Art*. Il est évident par ce qui précède, que tout *Art* a sa spéculation & sa pratique: sa spéculation, qui n'est autre chose que la connaissance inopérative des règles de l'*Art*: sa pratique, qui n'est que l'usage habituel & non réfléchi des mêmes règles. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de pousser loin la pratique sans la spéculation, & réciproquement de bien posséder la spéculation sans la pratique. Il y a dans

500 tout *Art* un grand nombre de circonstances relatives à la matière, aux instruments, & à la manœuvre que l'usage seul apprend. C'est à la pratique à présenter les difficultés & à donner les phénomènes; & c'est à la spéculation à expliquer les phénomènes & à lever les difficultés: d'où il s'ensuit qu'il n'y a guère qu'un Artiste sachant raisonner, qui puisse bien parler de son *Art*.

505 *Distribution des Arts en libéraux & en mécaniques*. En examinant les productions des *Arts*, on s'est aperçu que les unes étaient plus l'ouvrage de l'esprit que de la main, & qu'au contraire d'autres étaient plus l'ouvrage de la main que de l'esprit. Telle est *en partie* l'origine de la prééminence que l'on a accordée à certains *Arts* sur d'autres, & de la distribution qu'on a faite des *Arts* en *Arts libéraux* & en *Arts mécaniques*. Cette distinction, quoique bien fondée, a produit un mauvais effet, en avilissant des gens très estimables & très utiles, & en fortifiant en nous je ne sais quelle paresse naturelle, qui ne nous portait déjà que trop à croire, que donner une application constante & suivie à des expériences & à des objets particuliers, sensibles & matériels, c'était déroger à la dignité de l'esprit humain; & que de pratiquer, ou même d'étudier les *Arts mécaniques*, c'était s'abaisser à des choses

510 dont la recherche est laborieuse, la méditation ignoble, l'exposition difficile, le commerce déshonorant, le nombre inépuisable, & la valeur minutieuse. *Minui majestatem mentis humanoe, si in experimentis & rebus particularibus*, &c. *Bac. nov. org.* Préjugé qui tendait à

remplir les villes d'orgueilleux raisonneurs, & de contemplateurs inutiles, & les campagnes de petits tyrans ignorants, oisifs & dédaigneux. Ce n'est pas ainsi qu'ont pensé Bacon, un des premiers génies de l'Angleterre; Colbert, un des plus grands ministres de la France; enfin les bons esprits & les hommes sages de tous les tems. Bacon regardait l'histoire des *Arts mécaniques* comme la branche la plus importante de la vraie Philosophie; il n'avoit donc garde d'en mépriser la pratique. Colbert regardait l'industrie des peuples & l'établissement des manufactures, comme la richesse la plus sûre d'un royaume. Au jugement de ceux qui ont aujourd'hui des idées saines de la valeur des choses, celui qui peupla la France de graveurs, de peintres, de sculpteurs & d'artistes en tout genre; qui surprit aux Anglois la machine à faire des bas, les velours aux Génois, les glaces aux Vénitiens, ne fit guère moins pour l'état, que ceux qui battirent ses ennemis, & leur enlevèrent leurs places fortes; & aux yeux du philosophe, il y a peut-être plus de mérite réel à avoir fait naître les le Bruns, les le Sueurs & les Audrans; peindre & graver les batailles d'Alexandre, & exécuter en tapisserie les victoires de nos généraux, qu'il n'y en a à les avoir remportées. Mettez dans un des côtés de la balance les avantages réels des Sciences les plus sublimes, & des *Arts* les plus honorés, & dans l'autre côté ceux des *Arts mécaniques*, & vous trouverez que l'estime qu'on a faite des uns, & celle qu'on a faite des autres, n'ont pas été distribuées dans le juste rapport de ces avantages, & qu'on a bien plus loué les hommes occupés à faire croire que nous étions heureux, que les hommes occupés à faire que nous le fussions en effet. Quelle bizarrerie dans nos jugements ! Nous exigeons qu'on s'occupe utilement, & nous méprisons les hommes utiles.

[...]

*De la langue des Arts.* J'ai trouvé la langue des *Arts* très imparfaite par deux causes; la disette des mots propres, & l'abondance des synonymes. Il y a des outils qui ont plusieurs noms différents; d'autres n'ont au contraire que le nom générique, *engin*, *machine*, sans aucune addition qui les spécifie: quelquefois la moindre petite différence suffit aux Artistes pour abandonner le nom générique & inventer des noms particuliers; d'autres fois, un outil singulier par sa forme & son usage, ou n'a point de nom, ou porte le nom d'un autre outil avec lequel il n'a rien de commun. Il serait à souhaiter qu'on eût plus d'égard à l'analogie des formes & des usages. Les Géomètres n'ont pas autant de noms qu'ils ont de figures: mais dans la langue des *Arts*, un marteau, une tenaille, une auge, une pelle, &c. ont presque autant de dénominations qu'il y a d'*Arts*. La langue change en grande partie d'une manufacture à une autre. Cependant je suis convaincu que les manœuvres les plus singulières, & les machines les plus composées, s'expliqueraient avec un assez petit nombre de termes familiers & connus, si on prenait le parti de n'employer des termes d'*Art*, que quand ils offriraient des idées particulières. Ne doit-on pas être convaincu de ce que j'avance, quand on considère que les machines composées ne sont que des combinaisons des machines simples; que les machines simples sont en petit nombre; & que dans l'exposition d'une manœuvre quelconque, tous les mouvements sont réductibles, sans aucune erreur considérable, au mouvement rectiligne & au mouvement circulaire? Il serait donc à souhaiter qu'un bon Logicien à qui les *Arts* seraient familiers, entreprît des éléments de la *grammaire des Arts*. Le premier pas qu'il aurait à faire, ce serait de fixer la valeur des relatifs, *grand*, *gros*, *moyen*, *mince*, *épais*, *foible*, *petit*, *léger*, *pesant*, &c. Pour cet effet il faudrait chercher une mesure constante dans la nature, ou évaluer la grandeur, la grosseur & la force moyenne de l'homme, & y rapporter toutes les expressions indéterminées de quantité, ou du moins former des tables auxquelles on inviterait les Artistes à conformer

leurs langues. Le second pas, ce serait de déterminer sur la différence & sur la ressemblance  
565 des formes & des usages d'un instrument & d'un autre instrument, d'une manœuvre & d'une  
autre manœuvre, quand il faudrait leur laisser un même nom & leur donner des noms  
différents. Je ne doute point que celui qui entreprendra cet ouvrage, ne trouve moins de  
termes nouveaux à introduire, que de synonymes à bannir; & plus de difficulté à bien définir  
570 des choses communes, telles que *grâce* en Peinture, *nœud* en Passementerie, *creux* en  
plusieurs *Arts*, qu'à expliquer les machines les plus compliquées. C'est le défaut de  
définitions exactes, & la multitude, & non la diversité des mouvements dans les manœuvres,  
qui rendent les choses des *Arts* difficiles à dire clairement. Il n'y a de remède au second  
inconvénient, que de se familiariser avec les objets: ils en valent bien la peine, soit qu'on les  
575 considère par les avantages qu'on en tire, ou par l'honneur qu'ils font à l'esprit humain. Dans  
quel système de Physique ou de Métaphysique remarque-t-on plus d'intelligence, de  
sagacité, de conséquence, que dans les machines à filer l'or, faire des bas, & dans les métiers  
de Passementiers, de Gaziers, de Drapiers ou d'ouvriers en soie? Quelle démonstration de  
Mathématique est plus compliquée que le mécanisme de certaines horloges, ou que les  
580 différentes opérations par lesquelles on fait passer ou l'écorce du chanvre, ou la coque du  
ver, avant que d'en obtenir un fil qu'on puisse employer à l'ouvrage? Quelle projection plus  
belle, plus délicate & plus singulière que celle d'un dessein sur les cordes d'un sample, & des  
cordes du sample sur les fils d'une chaîne? qu'a-t-on imaginé en quelque genre que ce soit,  
qui montre plus de subtilité que le chiner des velours? Je n'aurois jamais fait si je m'imposais  
la tâche de parcourir toutes les merveilles qui frapperont dans les manufactures ceux qui n'y  
585 porteront pas des yeux prévenus, ou des yeux stupides.  
Je m'arrêterai avec le philosophe Anglais à trois inventions, dont les anciens n'ont point eu  
connaissance, & dont à la honte de l'histoire & de la poésie modernes, les noms des  
inventeurs sont presque ignorés: je veux parler de l'Art d'imprimer, de la découverte de la  
poudre à canon, & de la propriété de l'aiguille aimantée. Quelle révolution ces découvertes  
590 n'ont - elles pas occasionnée dans la république des Lettres, dans l'Art militaire, & dans la  
Marine? L'aiguille aimantée a conduit nos vaisseaux jusqu'aux régions les plus ignorées; les  
caractères typographiques ont établi une correspondance de lumières entre les savants de  
tous les lieux & de tous les tems à venir; & la poudre à canon a fait naître tous ces chefs -  
d'œuvres d'architecture qui défendent nos frontières & celles de nos ennemis: ces trois *Arts*  
595 ont presque changé la face de la terre.  
Rendons enfin aux Artistes la justice qui leur est dûe. Les *Arts libéraux* se sont assez chantés  
eux - mêmes; ils pourraient employer maintenant ce qu'ils ont de voix à célébrer les *Arts*  
*mécaniques*. C'est aux *Arts libéraux* à tirer les *Arts mécaniques* de l'avilissement où le  
préjugé les a tenus si longtemps; c'est à la protection des rois à les garantir d'une indigence  
600 où ils languissent encore. Les Artisans se sont crus méprisables, parce qu'on les a méprisés;  
apprenons-leur à mieux penser d'eux-mêmes: c'est le seul moyen d'en obtenir des  
productions plus parfaites. Qu'il sorte du sein des Académies quelqu'Homme qui descende  
dans les ateliers, qui y recueille les phénomènes des *Arts*, & qui nous les expose dans un  
ouvrage qui détermine les Artistes à lire, les Philosophes à penser utilement, & les Grands à  
605 faire enfin un usage utile de leur autorité & de leurs récompenses.  
Un avis que nous oserons donner aux savants, c'est de pratiquer ce qu'ils nous enseignent  
eux-mêmes, qu'on ne doit pas juger des choses avec trop de précipitation, ni proscrire une  
invention comme inutile, parce qu'elle n'aura pas dans son origine tous les avantages qu'on  
pourroit en exiger. Montaigne, cet homme d'ailleurs si philosophe, ne rougirait-il pas s'il

610 revenait parmi nous, d'avoir écrit, *que les armes à feu sont de si peu d'effet, sauf l'étonnement des oreilles, à quoi chacun est désormais apprivoisé, qu'il espère qu'on en quittera l'usage.* N'auroit-il pas montré plus de sagesse à encourager les arquebusiers de son temps à substituer à la mèche & au roüet quelque machine qui répondît à l'activité de la poudre, & plus de sagacité à prédire que cette machine s'inventerait un jour? Mettez Bacon  
615 à la place de Montaigne, & vous verrez ce premier considérer en philosophe la nature de l'agent, & prophétiser, s'il m'est permis de le dire, les grenades, les mines, les canons, les bombes, & tout l'appareil de la Pyrothecnie militaire. Mais Montaigne n'est pas le seul philosophe qui ait porté sur la possibilité ou l'impossibilité des machines, un jugement précipité. Descartes, ce génie extraordinaire né pour égayer & pour conduire, & d'autres qui  
620 valaient bien l'auteur des *Essais*, n'ont-ils pas prononcé que le miroir d'Archimede était une fable? cependant ce miroir est exposé à la vue de tous les savants au Jardin du Roi, & les effets qu'il y opère entre les mains de M. de Buffon qui l'a retrouvé, ne nous permettent plus de douter de ceux qu'il opérât sur les murs de Syracuse entre les mains d'Archimede. De si  
625 grands exemples suffisent pour nous rendre circonspects. Nous invitons les Artistes à prendre de leur côté conseil des savants, & à ne pas laisser périr avec eux les découvertes qu'ils feront. Qu'ils sachent que c'est se rendre coupable d'un larcin envers la société, que de renfermer un secret utile; & qu'il n'est pas moins vil de préférer en ces occasions l'intérêt d'un seul à l'intérêt de tous, qu'en cent autres où ils ne balanceraient pas eux-mêmes à prononcer. S'ils se rendent communicatifs, on les débarrassera de  
630 plusieurs préjugés, & surtout de celui où ils sont presque tous, que leur *Art* a acquis le dernier degré de perfection. Leur peu de lumières les expose souvent à rejeter sur la nature des choses, un défaut qui n'est qu'en eux-mêmes. Les obstacles leur paraissent invincibles dès qu'ils ignorent les moyens de les vaincre. Qu'ils fassent des expériences; que dans ces expériences chacun y mette du sien; que l'Artiste y soit pour la main d'œuvre ; l'Académicien  
635 pour les lumières & les conseils, & l'homme opulent pour le prix des matières, des peines & du temps; & bientôt nos *Arts* & nos manufactures auront sur celles des étrangers toute la supériorité que nous désirons.